

# MISTRAL ET SON ŒUVRE (1)

par Léopold CONSTANS

En attribuant le prix Nobel au plus illustre représentant de la Renaissance provençale, au génial poète de Maillane, l'Académie suédoise a récemment consacré la célébrité mondiale de Mistral. D'autre part, en 1904, on célébrait en grande pompe le cinquantenaire de la fondation du Félibrige au château de Fonségugne. Il semble donc opportun de jeter un regard en arrière et d'étudier parallèlement l'ensemble de la production littéraire de Mistral et le développement depuis un demi-siècle, de son œuvre de prédilection, c'est-à-dire du Félibrige.

(1) Les parties essentielles de ce mémoire ont été lues dans une Conférence faite par l'auteur à l'Exposition universelle de Liege, le 17 juillet 1905.

Frédéric Mistral est né dans la commune de Maillane (Bouches-du- Rhône) le 8 septembre 1830, le beau jour de Notre-Dame de Septembre, comme il dit dans la courte autobiographie qu'il a placée en tête de la première édition de ses Iles d'Or. Son père était un propriétaire aisé qui dirigeait lui même l'exploitation de ses terres, un grand et beau vieillard, digne dans ses propos, ferme dans son commandement, bienveillant au pauvre monde, rude pour lui seul; sa mère était une simple fille de la terre qui entendait à peine le français. L'un et l'autre étaient fortement attachés à la vie simple, active des anciens; ils donnaient à leurs gens l'exemple du travail et les considéraient comme faisant partie de la famille.

L'enfance de Frédéric Mistral s'écoula dans la paix et dans la pleine liberté des champs. Le jour, il accompagnait les ouvriers de la ferme, dont il suivait avec intérêt les travaux, ou bien il s'en allait seul à travers la campagne, laissant ses regards errer sur l'horizon lumineux de son pays et sur cette ligne des Alpilles qui rappelle les collines de la Grèce, emplissant à la fois ses yeux et son âme des nobles et douces impressions de cette belle nature provençale, qui fait les gars robustes et les filles belles et gracieuses; ou bien encore, étendu dans l'herbe, observant les mœurs des insectes ou celles des oiseaux. Le soir, il écoutait avec ravissement sa mère qui, tout en filant son rouet, lui disait quelques vieilles légendes du pays, quelques contes facétieux, ou lui chantait une de ces chansons de chemineau mendiant qui sont comme un écho lointain de l'âme populaire. Ainsi se développait librement chez l'enfant prédestiné l'imagination spontanée et l'amour de la nature. Il fallait cependant songer à lui apprendre quelque chose. L'école primaire du village, dont on essaya, ne réussit pas à retenir ce jeune sauvage épris de liberté, et son père, fatigué de lui voir faire l'école buissonnière et ne voulant pas laisser en friche sa vive intelligence, l'envoya comme interne dans un pensionnat libre d'Avignon.